

Le 14 juillet
du Polack Jacques Cêpe



Marcel Trévit

Le 14 juillet
du Polack Jacques Cêpe

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8636-3

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À Antoine et Anna

I

Extrait de la plaidoirie de Maître G. lors du procès de Jacques Cêpe :

... Avez-vous déjà vu un bébé en colère ? Il hurle, il est rouge de la tête aux pieds, il bat l'air de ses quatre membres, on perçoit comme un magma qui bouillonne en son sein. Il voudrait détruire tout ce qu'il y a autour de lui. On est impressionné par l'énergie qu'il dépense. On se demande où il la trouve, cette énergie. On a l'impression qu'elle s'auto-fabrique, que plus il en dépense plus il en a, que jamais il ne pourra arrêter cette crise, que la seule issue, c'est l'explosion.

On sait qu'à défaut de réussir à détruire son environnement, il va retourner cette violence contre lui. L'issue insoupçonnée est l'implosion. À l'intérieur, tous ses organes se contractent. Il n'aura plus d'air, il va suffoquer. Il blanchit, il bleuit, il entre en pâmoison. Le spasme du sanglot peut lui être fatal.

Alors pour éviter d'en arriver là, on veut le contenir dans le temps où il extériorise sa colère. Le réflexe, c'est de le serrer contre soi, de rassembler tout son être qui part en morceaux. On veut le rassembler, lui garder l'enveloppe de son corps

malgré lui. On veut que toute cette insoupçonnable énergie retourne là où elle est nécessaire, à l'intérieur du bébé. Cette énergie doit lui servir à vivre et non pas à détruire.

Cette colère est parfois utile au bébé. Elle indique aux parents un mal-être, une nécessité urgente de nourriture ou de soins. Parfois elle est la manifestation du refus d'être contrarié dans ses désirs. Ne pouvoir exaucer un désir est insupportable pour certains enfants. Ils ressentent cela comme une attaque vitale contre eux. C'est comme si on les amputait d'une partie d'eux-mêmes : leur désir est eux-mêmes, il est leur espace physique et psychique interne.

Comme vous l'avez entendu au cours de ce procès, Jacques Cêpe a été amputé d'une partie de lui-même.

À plusieurs reprises.

Ces mutilations ont provoqué douleurs dans son enfance et son adolescence, puis souffrances terribles concernant l'affaire Franciane : les colères d'hier et d'aujourd'hui génèrent celles de demain...

Jacques Cêpe a été sous l'emprise d'une colère terrible, froide, glaciale, indestructible.

Il n'était plus lui-même : il était incapable de surmonter la violence née de la disparition de Franciane.

Il aurait pu retourner cette violence contre lui. Il n'a pas de penchant suicidaire, ses débuts dans la vie lui ont forgé un caractère combatif.

Alors il a retourné cette violence contre la personne qu'il pensait coupable de ces barbares amputations (au mot « amputations », la voix de l'avocat ému quitta les graves et s'envola dans des

aigus incongrus. La virilité solennelle de son organe vocal revint après deux toussotements et un long raclement de gorge. On peut se demander si cet incident n'a pas coûté cher à Jacques.)

C'est pourquoi parler de préméditation concernant ses agissements n'apparaît pas approprié, malgré la longueur de ses préparatifs. Après le drame, nous avons affaire à un homme qui vivait constamment dans l'instant de la colère, dans un incontrôlable et tumultueux présent...

II

Samedi 14 juillet

Il fait autour de trente-cinq degrés. Pas un souffle de vent. Le temps fait une pause. Il fait trop chaud. Au-dessus du sol, les choses et les vivants se taisent. Le combat pour la vie impose la paix de l'immobilité. Il n'est plus question de travail. Sans culpabilité aucune, il faut remettre à plus tard toutes tâches. Même les grillons finissent par taire leurs chants. C'est une parenthèse délicieuse.

La piscine autoportante exhale son chlore.

Les yeux clos sur un transat, Eicha brille, nue, couleur de pain d'épices. Cuisses écartées, elle s'offre au soleil de juillet. Elle se régénère. Elle était épuisée par sa semaine de labeur. Son corps est superbe. Jacques, son époux, la met régulièrement en garde contre les dangers de ses expositions. Il lui a décrit

quelques cancers rencontrés chez les patients de la clinique où il travaille.

Elle lui répond huile protectrice et le délice des rayons chauds sur la peau.

En maillot de bain, Jacques est allongé sur le second transat, à l'ombre d'un grand parasol.

Au travail, ce matin, cela a été difficile. Infirmier, il n'arrive pas, après vingt-cinq ans de pratique, à se blinder contre la douleur et la détresse des malades. L'équipe l'aide à partager ce fardeau mais les restrictions budgétaires font que le personnel est soumis à pressions.

Il a inséré un disque dans le lecteur portable.

Il a fermé les yeux. Le casque l'isole de ce monde. Un autre, apaisé, le reçoit.

Jacques est dans les chœurs de Giuseppe Verdi. Il ne pense plus, il est musique.

Un son étranger, agressif, transperce les oreillettes du casque.

L'harmonie se brise. Il est furieux.

La colère l'emmène sur la chaussée goudronnée, à l'entrée du chemin de terre qui borde la grange de la vieille maison. C'est sa maison natale, son domaine vital : une parcelle de France conquise par le travail de ses parents, des racines dans un monde où il n'y avait pas de sol fertile pour le couple.

Il n'aurait pas dû sortir de chez lui.

Il découvre deux scooters et quatre adolescents. Les deux garçons ont dans les quinze ans : un grand trop fin, et un petit sur la voie de l'obésité. Le troisième, un grand magrébin bien bâti, fait plus âgé. La fille est plus jeune, environ treize ans, petite brune aux traits fins et réguliers, très jolie.

Malgré la chaleur, ils ont des pantalons en jeans, coupés très larges, laissant apparaître le haut du fessier. Trois casques sont disposés sur le chemin ainsi que des canettes de Coca en métal. Ces objets symbolisent les portes d'un slalom. Les pots d'échappement des moteurs sont bricolés, le bruit est voluptueux pour les jeunes, affreux pour Jacques.

Il observe le jeu.

C'est au tour de la fille et du grand sec au visage acnéique, de conduire les deux engins. Ils se sont placés aux opposés du parcours, chacun à une extrémité du slalom. Quand le petit a fini de compter jusqu'à trois et lève le bras, chaque compétiteur met les gaz à fond, baisse les épaules et fonce...

Dans leur course, les deux adolescents sont à égalité. Ils doivent se croiser dans la porte centrale. La largeur des portes autorise le passage d'une seule machine.

Ils sont à vitesse maximale. Aucun conducteur ne semble vouloir ralentir.

Jacques prie pour qu'ils se percutent, que leurs engins explosent.

Au dernier moment, chacun fait un écart. Ils réussissent à s'éviter. La conductrice heurte de la roue avant le casque posé au sol. La fille et sa machine se retrouvent étalées dans les blés mûrs du champ voisin. Le grand sec fait tourner son index levé, signe de joie intense. Au bord des larmes, la fille grimace, se masse le genou et se relève avec difficultés.

Les deux autres adolescents se vrillent dans un fou-rire.

Jacques est en colère mais adulte et infirmier.

Il s'approche de la gamine. Les trois garçons les rejoignent.

À la question de Jacques sur l'état de santé de la petite, elle n'a rien. Elle le lui fait savoir en lui conseillant de s'occuper de sa mère, dans un cadre se situant dans le champ de l'inceste et pire encore, avec des pratiques condamnées par la plupart des religions. Jacques lui répond que sa maman est décédée, mais qu'il n'est pas sûr que celle de son interlocutrice soit satisfaite de la forme verbale des rapports sociaux de son enfant.

Le grand Arabe costaud intervient alors, demande à l'intello bouffon qu'il perçoit chez Jacques de dégager, et, souverain, engage une conversation téléphonique urgente au moyen de son téléphone portable.

Jacques écarte vivement son bras, plante ses yeux au fond des pupilles du jeune. Il lui dit fermement que c'est à eux de partir, de trouver un endroit qui ne dérange personne pour exécuter leurs prouesses. Il informe que dans la maison se trouve aussi un téléphone portable et qu'il sait lire le bottin dans lequel se trouve à coup sûr, le numéro de la gendarmerie. Il lui fait part de ses doutes par rapport au respect de la loi. Il n'est pas certain que la charmante demoiselle ait l'âge légal de piloter la monture motorisée, fumante sur le blé couché. Il est sûr que trois casques pour quatre personnes poseront problème.

Il salue poliment et prend la direction de sa maison.

Il croise Eicha venant aux nouvelles. Jacques lui raconte la scène, ils reprennent place sur les transats...

Les moteurs de l'autre côté de la haie de laurier hurlent à nouveau. Les scooters sont tout proches. Il se met à pleuvoir autour du couple des gerbes d'étincelles. Les pétards explosent sur les jambes de Jacques.

Des canettes vides de Coca, de bières, puis des silex sont lancés.

L'un d'eux tombe sur l'épaule d'Eicha. Elle pousse un léger cri, fait signe ensuite que ce n'est rien.

Elle essaye en vain de retenir son mari.

Il est déjà sur la route.

Le premier scooter est déjà passé, mais celui où se trouvent le futur obèse et la jeune fille peine au démarrage. Il roule à la vitesse d'un piéton pressé. Jacques court à sa rencontre. Lorsque la machine sera à sa hauteur, il se jettera latéralement sur le conducteur. Une fois au sol, il lui écrasera la canette de bière sur le visage. C'est son seul projet.

Le conducteur est à deux mètres de l'homme en colère. Leurs regards se rencontrent, l'adolescent prend peur. Il tente un brusque virage pour éviter Jacques.

L'échange des regards a cloué Jacques sur le sol. Son énergie a soudain disparu avec la colère : il a quitté le présent. La peur lue sur le visage de l'adolescent lui a rappelé celle lue sur le visage de Roger. Les images terribles d'un lointain passé le submergent.

Il n'est plus qu'un pantin au milieu de la route.
Quand il est percuté à la hanche par le rétroviseur, il
s'effondre sur le bitume. Ses bras n'amortissent pas
sa chute.

Il aime le goût de son sang sur le goudron chaud...

Il a déjà vécu cette situation.

Il a gardé les yeux ouverts.

Au loin, le premier scooter fait demi-tour.

Jacques voit sa roue avant qui se dirige vers lui.

Il n'a pas peur.

La roue semble glisser sur le sable blanc de son
enfance.

III

Anna, la mère de Jacques, souhaitait le prénommer Nicolas, le père était d'accord.

Ils regrettaient d'avoir donné un prénom polonais à l'aîné. Le parti communiste risquait de remporter les élections en France. S'il parvenait au pouvoir, les parents craignaient d'être expulsés vers leur pays d'origine, solidarité communiste oblige. Le père savait sa patrie dans les mains rouges des soviétiques.

Les couches eurent lieu à la maison, furent difficiles pour la parturiente. Elle dut rester alitée une bonne semaine. Celle qui fit office de sage-femme, une fermière de l'autre bout du village, informa les parents qu'il fallait officiellement déclarer la naissance. Ce fut donc Antoine (appelé Antone par ses proches) qui se rendit à la mairie pour l'inscrire sur le registre d'état civil.

Mais si Antoine parlait très mal le français, il ne le lisait absolument pas. Il savait signer en appliquées cursives son nom, CZEPEK (« bonnet » en polonais).

La secrétaire de mairie n'avait pas le temps ou le désir de comprendre les mots, les phrases de l'étranger. Elle avait compris qu'il s'agissait de la naissance d'un garçon. Elle remarqua oralement qu'il était né un 25 Juillet, jour de la saint Jacques, prénom de son mari. Elle disait cela pour meubler le silence.

Cela lui permettait d'éviter une difficile conversation avec l'étranger.

Antoine qui n'était pas contrariant et qui voulait faire le gentil pour amadouer son interlocutrice fit un oui presque sans accent.

– Ah, vous voulez l'appeler Jacques ?

– Oui. (Avec un beau sourire...)

C'est ainsi que Jacques fut le prénom légal de l'enfant. Sa mère commença à l'appeler Nicolas, ignorant tout du malentendu en mairie.

Nicolas était un prénom que Christiane, la future marraine, ne supportait pas. Elle avait dû rompre ses fiançailles avec un certain Nicolas. Il avait assumé devant Dieu et les hommes la paternité d'un enfant non désiré avec une cousine.

Christiane, était la fille de Polonais parisiens qui avaient une résidence secondaire, une vieille bicoque dans le hameau voisin. Elle négocia sa charge de marraine pour un changement de prénom. Elle y mit tout son charme, et elle en avait à revendre. Nicolas ou Jacques disparurent, le « Patrick » de la marraine arriva et s'installa durablement.

IV

Samedi 14 juillet

Eicha a couru jusqu'à Jacques. Elle constate qu'il est conscient mais qu'il ne communique pas avec elle.

Elle prend ses décisions.

Elle laisse Jacques tout seul, elle n'a pas le choix. Elle fonce au salon, appelle le Samu et la police.

La gendarmerie est loin. Les secours risquent d'arriver trop tard. Elle monte dans la chambre. En haut de l'armoire, elle sort de son sac le vieux fusil de chasse qui appartenait à Antoine, le père de Jacques. Elle ne s'est jamais servie d'une arme à feu. Jacques lui a expliqué il y a bien longtemps comment le fusil fonctionne. Elle parvient à le casser, à glisser deux cartouches dans la culasse, à le fermer. Elle ne sait plus dans quelle position le cran de sécurité doit être placé pour que le tir soit possible. Elle verra le moment venu.

Sur la route, Jacques est presque lucide. Il a vu Eicha se pencher sur lui. L'image de sa marraine était trop présente, il n'a pu lui parler. Il sourit : Eicha ressemble à Christiane avec le même charme pétillant. Elles sont de la même famille de beauté. Il ne s'était jamais rendu compte de la similitude des visages, des longs cheveux, de la finesse des attaches des membres. Sa mémoire a enlevé trente années à Christiane et il a pu enfin constater cette étrangeté.

Il en a assez de la colère, il l'a enfin vaincue. Il ne veut plus jamais se laisser emporter par elle. Il a payé le prix de ses excès.

Il est apaisé sur le sol.

Le choc lui a été salutaire.

Il a été encore puni, pour une réelle faute.

Il analyse ce qui se passe : la roue de la machine au loin qui le menace, son absence de réaction, le sang qui coule de son nez... Il se demande même si sa mort arrive. Il accepte. Il est serein. Il préfère laisser aller les images. Elles sont les plus fortes, chassent le présent.

V

Mai 1960

Un chariot était entré dans la cour de la ferme. Ce fut un événement qui suscita la curiosité du petit Patrick (Jacques), cinq ans. Le père, cinquantenaire, échangea quelques mots avec le charretier. Celui-ci était agacé, le père baragouinait un mauvais français, mêlé de polonais. Ils semblèrent enfin s'être compris, la manœuvre de déchargement commença.

Les bruits des fers aux sabots des chevaux et ceux des cerclages métalliques des roues heurtant les pierres de la cour envahirent l'espace. Le fermier hurlait ses ordres aux deux percherons et claquait parfois du fouet sur leur croupe. Il parvint à faire reculer l'attelage. Les deux hommes dételèrent le tombereau plein de sable, et le basculèrent en arrière. Sa charge fila au sol. Un nuage blanc naquit, adossé au muret, à droite du portail. Patrick fut émerveillé, jamais il n'avait vu un sable aussi blanc et aussi fin.

Le village se trouvait au sud du Gâtinais, à une dizaine de kilomètres de la forêt de Fontainebleau. La verrerie de Bagneaux sur Loing où travaillait Antoine exploitait ce sable pour la fabrication, entre autres, du Pyrex. Le fermier avait la chance de posséder un champ contenant une poche de ce sable, et le vendait aux voisins pour des travaux de maçonnerie.

Camouflé par une haie d'arbustes, il exploitait discrètement une petite carrière à ciel ouvert.

Le père, Antoine, souhaitait enduire les murs de ses bâtiments. Ceux-ci étaient construits par l'empilage de pierres des champs, calcaires et silex, avec un lien fragile de terre argileuse. À cause des variations hydrométriques du sol, des fissures apparaissaient. Alors Antoine comptait appliquer la technique des villageois : ils décapaient l'enduit tendre et le remplaçaient par un enduit ciment gris et sable, beaucoup plus dur. Les murs étaient ainsi consolidés. Antoine, qui avait été quelque temps ouvrier maçon après son retour des camps de prisonniers militaires en Allemagne, avait décidé de réaliser un enduit de finition lissé très fin.

Après le départ du fermier et du père, Jacques put enfin découvrir cette nouvelle matière qui filait entre ses doigts, sans les salir. Le sable était légèrement humide et modelable. Il en fit aussitôt le tableau de bord d'une traction avant, la seule automobile dans laquelle il avait pu enfin monter. C'était une Citroën de l'armée française. Un appelé du village était chauffeur pendant son service militaire. Il n'avait pu résister à l'envie de la montrer à sa famille et aux voisins, avec fortes accélérations et virages à pneus hurlant dans les ruelles... Cela lui valut quelques jours de trou. Insignifiant par rapport à la gloire qu'il tira de son escapade : tous les habitants étaient sortis voir ça.

Avec les capsules de Vittel délice que sa mère conservait pour faire un store, il décora son tableau de bord. Le volant fut une vieille roue de brouette et le levier de vitesse fut une balle de tennis piquée dans

un bâton. Ce jeu le passionna plusieurs jours, malgré les quolibets de son grand frère.

Quand il fut lassé de ne pas voir le tas de sable se transformer en vraie voiture, il posa sur celui-ci un coffre en bois. Il mit une coupe en verre à l'intérieur, se couvrit le corps d'un foulard rouge et la tête de la couronne dorée pour la galette des rois. Il s'agenouilla, bredouilla des mots en... um, se releva, bénit le voisinage avec l'eau du seau pour la vache. Il fit la messe.

Le père recula ainsi de plusieurs jours le début de ses travaux, ravi de la vocation naissante de son puîné. Les parents décidèrent de l'aider à devenir curé. Ils le mettraient à l'école si possible dès l'âge de cinq ans.

VI

Samedi 14 juillet

Allongé sur le bitume souple à la limite de la fusion, Jacques a fait le lien. C'est dans la forêt de Fontainebleau, là où le sable blanc est si pur, qu'il avait tenté de laver la souillure. La justice des hommes fut saisie, lui se situait dans la sienne, une justice qu'il vivait universelle. Jacques sourit. Il a réussi à échapper à la violence. Elle s'est juste montrée. Elle a égratigné l'enfant qui joue avec les adultes et les engins à moteur. Mais au final, elle l'a épargné.

Sur le scooter, Byron maudit son poids. À cause de sa graisse, le scooter a eu du mal à prendre de la vitesse. Et il n'a pu éviter l'intello bouffon. Le type lui a fait très peur. Il a senti qu'il voulait lui faire mal. Ça sent l'embrouille. Ça ne sent pas bon. Ce n'est pas le moment. Sa mère l'a prévenu. À la prochaine connerie, il ira en pension. De toute façon, depuis qu'il est tout bébé, sa mère a toujours voulu le jeter. À la séparation des parents, le père s'est enfui le plus loin possible. La mère a été obligée de le garder, c'est-à-dire de le refiler le plus souvent à la grand-mère, à l'école, à la cantine, à toutes les garderies communales, aux centres aérés de la région, aux rues du village.

Heureusement, il y avait eu l'école où beaucoup d'enseignants s'étaient occupés de lui. Il en avait même un pour lui tout seul, trois séances par semaine. Il était du Réseau d'Aides Spécialisées aux Elèves en Difficulté (RASED).

Il a redoublé le cours préparatoire. Il refusait tous apprentissages. L'année suivante, les maîtres sont arrivés à lui apprendre à lire malgré lui. Peu à peu, ses résistances ont cédé face à leurs bienveillantes sollicitations. Il a accepté d'essayer d'apprendre pour leur faire plaisir. Quand il a constaté qu'il réussissait, ses progrès ont été ensuite fulgurants. Sa mère se foutait de sa scolarité. Tout ce qu'elle voulait, c'était ne pas voir les enseignants.

Alors là, ça craint. Elle vient d'être convoquée par le directeur de la SEGPA du collège de Mournes. Il aurait cassé une vitre de la portière d'une voiture d'un prof et piqué l'autoradio. Ce n'est pas vrai, l'autoradio, il l'a trouvé par terre. Le directeur lui, l'a

trouvé dans son sac à dos. Et maintenant voilà qu'il a blessé le type qui est allongé sur la route.

Il a aussi abîmé le rétroviseur et la poignée des gaz du scooter. Le problème, c'est qu'il l'a emprunté au beau-père du moment. Sans lui demander. Ça va se voir. Tous ses beaux-pères se rendent toujours compte de ce qu'il casse. C'est peut-être parce qu'il casse beaucoup que les beaux-pères partent vite.

Byron fait demi-tour. Il a croisé Nordine qui fonçait vers le type au sol. Nordine en colère, c'est du méchant. Avec les deux scooters, si on aplatissait complètement le type sur le goudron peut-être que personne ne dirait rien à sa mère. Il faudrait ramasser les morceaux et les jeter dans la poubelle du collège. Personne ne trouverait les coupables. Au collège, ils ne trouvent jamais un coupable. On est trop nombreux et on les embrouille trop bien.

Byron baisse la tête, accélère au maximum.

VII

La roue avant de son vélo était voilée. Patrick avait six ans, il pédalait pour aller à l'école d'Agreville. Il était huit heures, il faisait encore nuit, il pleuvait, il faisait froid. Il y avait trois kilomètres de route dans la campagne.

Son frère, Waclaw, onze ans, était devant. Il pédalait plus vite que Patrick qui s'accrochait. L'aîné ralentit et se laissa rejoindre quand la route pénétra à couvert sous le bois. Il y avait danger.

À cet endroit, en fonction des saisons, d'étranges précipitations avaient lieu. En automne, les deux frères étaient habitués aux pommes et aux marrons, en hiver aux boules de glace.

Les grands de l'école étaient excellents au lance-pierres : ils étaient bien approvisionnés en cailloux au printemps et en été.

Ces munitions provoquaient ecchymoses et plaies vives par les silex tranchants.

Les deux frères recevaient la double peine, une rafale de coups le matin, et une rafale de coups de ceinture le soir par Antoine, ou de martinet par Anna. Les Polonais n'étaient pas des gangsters : il était interdit de se battre à l'école. Les parents pensaient que leurs deux enfants cherchaient les conflits : les coups étaient donc plus forts sur l'aîné, supposé responsable du petit dernier en leur absence. Les deux enfants ne portaient que des culottes courtes, même au cœur de l'hiver. Ils avaient les cuisses décorées de bleus et de lézardes mauves laissées par les lanières de cuir.

Ce jour-là encore, il allait pleuvoir sur les deux Polonais. Le début des précipitations spéciales s'annonçait toujours par un curieux bruit, une multitude de « sales Polacks » qui jaillissaient des fossés et du bois.

Les deux gamins roulaient alors côte à côte, pour au moins protéger un côté de leur corps.

Quand l'énorme betterave à sucre tomba sur ses doigts gelés qui tenaient la poignée du guidon, Patrick se retrouva au sol en hurlant. Satisfaits, les assaillants s'enfuirent vers l'école.

À l'intérieur, les deux Polonais étaient en sécurité, la discipline y était très ferme. Après l'avoir envoyé aux toilettes pour se laver la main blessée, le maître demanda quand même à Patrick de faire son écriture : il ne le noterait pas. Il lui ordonna aussi d'éviter les bêtises avec son vélo, l'enfant lui ayant dit en lui présentant son index meurtri qu'il avait fait une chute. Pas question de moucharder, les représailles seraient terribles. Et puis le maître était un Français, il était du pays de ceux qui trouvaient qu'ils n'avaient pas leur place en France. Il ne savait même pas prononcer correctement CZEPEK (kchèpèk). Le matin, quand il faisait l'appel, il disait « cseupeuk ».

Patrick rêvait qu'un jour les maîtres appellent les élèves par leur prénom.

Il n'avait pas de patronyme articulé correctement et pas de camarades. Il avait honte de ses cheveux coupés trop courts par la tondeuse mécanique du père. Il trouvait ses vêtements très laids. Par souci d'économie, il portait les habits du grand frère quand ils lui étaient devenus trop petits. Il flottait dans ses chaussures pourtant douloureuses : quand il les ressemelait avec des lambeaux de pneus taillés, Antoine vérifiait pourtant qu'aucun clou de tapissier ne dépasse à l'intérieur. Mais les clous avaient une vie propre et refusaient de se réduire quand la semelle se rétrécissait à l'usage de la chaussure. La plante du pied était ensuite meurtrie, puis le père informé, puis la réparation achevée correctement.

Heureusement, tous les élèves portaient une blouse grise. Patrick la portait avec plaisir.

Une fois en tenue d'écolier, il oubliait sa différence et ne s'ennuyait pas. L'école fut son

bonheur. Il y connut des débuts aisés, maîtrisant la langue. Lorsque son frère aîné, Waclaw, avait été présenté au cours préparatoire à l'école de Chontaint, il ne parlait que le polonais. Il reçut une baffé dès le premier quart d'heure de classe : il n'avait pas compris qu'il lui fallait sortir sa trousse. Quand l'enseignant admit qu'il n'avait pas affaire à un rebelle ou à un déficient intellectuel, il convoqua Anna. La famille obéit à l'instituteur : Anna, Waclaw et Patrick ne parlaient plus que le français à la maison. Le père lui continuait à n'utiliser que le polonais. L'école de Chontaint étant une classe unique, le maître avait également conseillé d'inscrire l'aîné des petits Polonais à l'école d'Agreville, commune voisine qui possédait trois classes.

Patrick se passionna pour cet univers qui lui apprit le calcul, la lecture, le parcours bizarre de Jeanne d'Arc et la haine des Anglais, la bonté de Saint Louis, le génie de Napoléon, la bravoure de Vercingétorix. Il trouva César méchant : comment un empereur pouvait-il être aussi mesquin et tuer son ennemi désarmé, enchaîné ? Il était triste de la mort violente d'Henri IV. Il cherchait à comprendre quelle folie avait bien pu envahir Ravaillac pour qu'il assassine le bon roi qui avait permis aux Français de manger de la poule au pot chaque dimanche. Il était fier de Pasteur sauvant un enfant de la rage et fier de la hauteur du Mont-Blanc et de celle de la tour Eiffel. La verrait-il un jour ? Ce serait le bonheur comme celui vécu lors de la visite de l'aéroport d'Orly, avec les cours moyens de l'école : le plus bel aéroport du monde. À son insu, l'école commençait à faire de lui un Français.

Il était fasciné par tous ces objets de la classe qu'on ne trouvait nulle part ailleurs, les grandes affiches où étaient peintes les scènes historiques, le matériel pédagogique. Il espérait pouvoir tourner un jour le globe terrestre, mais celui-ci ne semblait réservé qu'à la manipulation du maître. Il s'était habitué au squelette remis derrière le tableau pivotant.

Monsieur Caron l'avait ébloui : il avait apporté son magnétophone personnel, à bandes. Patrick ne savait pas qu'une telle machine pouvait exister. À la maison, il y avait un poste de radio qu'on n'écoutait pas beaucoup car il fallait économiser l'électricité. Seule Anna décidait du programme familial d'écoute (Antoine s'enfuyait travailler dans sa grange) : la famille Duraton avant vingt heures et les informations de midi. Quand John Kennedy avait été assassiné, Anna s'était mise à pleurer, les enfants aussi. Patrick connaissait son visage, Antoine était abonné à un hebdomadaire polonais, le « Narodowiec » (Le National) qui servait après lecture paternelle de papier toilette dans la cabane à aisances au fond de la cour. Pendant les grandes vacances, Patrick et Waclaw pouvaient suivre à la radio les exploits d'Anquetil et de Poulidor sur le Tour de France. Seulement quand ils avaient fini le travail d'été de la ferme : aider Antoine à fabriquer des parpaings car il préparait l'agrandissement de la maison, emmener les chèvres paître l'herbe des fossés, glaner les épis de blé, d'avoine et de seigle dans les champs du village après la moisson, rentrer les foin secs avec le motoculteur et sa remorque, cueillir les cerises et les prunes pour les bocaux et la fermentation pour l'eau-de-vie, ramasser les pommes de terre, récolter toutes sortes

de légumes dans le potager. Du coup, le travail ne traînait pas, les deux enfants se dépêchaient pour pouvoir écouter la fin de l'étape. Patrick était pour Poulidor, Waclaw pour Anquetil, cela finissait souvent en bagarre.

Patrick connaissait aussi le téléphone, il y en avait un mural dans la classe de Monsieur le directeur, et un seul dans le hameau du village où demeurait sa famille. L'appareil appartenait à la famille aisée, celle de la fermière qui avait accouché Anna. Les agriculteurs le mettaient à la disposition des gens du hameau, pour les cas d'extrême urgence, en échange d'une pièce de cent francs.

Les élèves, intimidés par cet étrange et magique magnétophone, étaient enregistrés lorsqu'ils massacraient la lecture du livre.

Pas un bruit dans la classe, concentration totale, quelques refus de la part de quelques terrorisés. D'habitude l'école, c'était « lis, récite sinon tais-toi ». Pour les enfants, du silence aussi à l'église, au catéchisme, à table : alors pour atteindre le microphone, il y avait un précipice à franchir. Patrick eut peur aussi, peur d'entendre sa honteuse voix de Polack, mais il savait qu'il lisait très bien, ce qui l'encouragea à livrer au micro quelques décibels. À l'écoute de sa lecture, il constata qu'il n'y avait pas de différence majeure entre sa voix et celle des Français.

L'école n'était pas un espace d'épanouissement. C'était l'apprentissage de l'obéissance. Mais c'était aussi un lieu de découvertes pour les élèves curieux : pour les autres, un lieu d'interminable ennui.

Patrick avait soif de connaissances. Il voulait aussi rattraper son grand frère, en savoir autant sinon plus que lui. Il voulait également s'adapter au monde des Français. Il lui fallait l'apprendre, ce monde : seule l'école pouvait le faire.

Patrick en arriva donc à admirer les Français, et à se trouver malchanceux de ne pas l'être.

Les Français ne voulaient pas de lui : les pierres et les « sales Polack » lui faisaient mal.

Le matin, le bon feu dans la salle le réchauffait, la classe lui paraissait belle. Pas de fientes de volailles et de fumier à l'horizon. Il y avait au fond de la cour de récréation de merveilleux WC, en porcelaine blanche avec une chasse d'eau et un rouleau de doux papier hygiénique couleur papier kraft. Le tout était niché dans un bâtiment en dur, avec une belle peinture vert clair, et chauffé par des radiateurs en fonte. Longtemps, il chercha ce que devenait la production disparaissant par magie au fond de la cuvette des toilettes. Chez lui, comme chez les paysans voisins, c'était simple. On faisait dans une cabane en bois posée sur le tas de fumier, sur une planche percée. Ensuite le père récupérait les productions de l'année et fumait ainsi les champs à l'automne, avant le labour.

L'hiver, l'engrais de la famille était moins riche : les enfants préféraient donner à la chaleur des toilettes de l'école leur participation à l'écosystème.

Les maîtresses portaient de magnifiques tailleurs, les maîtres étaient très élégants dans leurs costumes. Au col de leur chemise blanche, était nouée une superbe cravate. L'enfant regrettait le moment où chaque matin, les instituteurs recouvraient leur élégance d'une blouse grise comme la soutane